

LA SIGNIFICATION DE NICOD POUR LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE WITTGENSTEIN

Ludovic Soutif

P.U.F. | *Revue de métaphysique et de morale*

**2005/2 - n° 46
pages 215 à 243**

ISSN 0035-1571

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2005-2-page-215.htm>

Pour citer cet article :

Soutif Ludovic, « La signification de Nicod pour la phénoménologie de Wittgenstein », *Revue de métaphysique et de morale*, 2005/2 n° 46, p. 215-243. DOI : 10.3917/rmm.052.0215

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La signification de Nicod pour la phénoménologie de Wittgenstein

RÉSUMÉ. — *Quoique l'on ne trouve qu'un nombre limité de références à Nicod dans les manuscrits de la période dite « intermédiaire » de Wittgenstein, une lecture attentive de La Géométrie dans le monde sensible s'avère pourtant décisive pour comprendre la nature du projet phénoménologique de Wittgenstein de la fin des années vingt. Nous nous proposons de montrer que la prise en compte ainsi que la reformulation du problème posé par Nicod en 1924, celui de la nature de la relation d'inclusion spatiale, conduit Wittgenstein à remplacer dès 1929 l'ancien critère logique du simple et du complexe (celui du Tractatus logico-philosophicus) par un critère phénoménologico-grammatical inédit et désabsolutisé applicable à toute donnée visuelle quelle qu'elle soit. Plus généralement, la priorité donnée par Wittgenstein au visuel dans son « investigation phénoménologique des impressions sensorielles » trouve sa meilleure justification dans l'esquisse par Nicod d'une géométrie de la vision à la fois complète et indépendante. Nous montrons en particulier que les propriétés structurales du champ visuel mises au jour par Nicod dans sa construction (diversité et simultanéité des places sensibles, coloréité) sont tacitement utilisées par Wittgenstein pour justifier la possibilité d'une description phénoménologique conçue, précisément, comme description des places ou « localités » constitutives de cet espace perceptif.*

ABSTRACT. — *Although Wittgenstein's manuscripts from the transitional period contain only a few references to Nicod, a careful reading of Geometry in the Sensible World proves to be decisive for gaining a proper understanding of Wittgenstein's phenomenology of the late 1920s. This paper argues that Wittgenstein recasts the problem first stated by Nicod regarding the nature of the relation of spatial inclusion in such a manner that in 1929 he is led to replace the old Tractarian criterion of simplicity and complexity with a new deabsolutised phenomenologico-grammatical criterion applicable to any type of visual data whatsoever. More generally, the priority given by Wittgenstein to the visual finds its greatest justification in Nicod's construction of a complete and self-contained geometry of vision. The structural properties displayed by Nicod as those of the visual field (simultaneity and diversity of the sensible places, colourness) are tacitly utilised by Wittgenstein to argue in favour of the possibility of a phenomenological description, thought of as a description of the places in visual space.*

Il serait sans doute excessif de parler d'une influence de Nicod sur la pensée de Wittgenstein compte tenu du nombre limité de références à *La Géométrie dans le monde sensible* dans les écrits de la période dite « de transition » de

Wittgenstein, mais aussi, et plus fondamentalement, de la différence d'approche qui les sépare, voire les oppose sur le problème général du rapport entre la géométrie, la physique et l'expérience sensible.

Nicod s'inscrit dans une tradition épistémologique d'analyse logique, la tradition dite « de Cambridge », qui fait des données perceptives la base de la vérification des énoncés de la physique, justifiant ainsi la réduction du nombre d'entités admises aux seules données appréhendées par ce que Russell appelle la « connaissance par acointance » (*knowledge by acquaintance*)¹. *La Géométrie dans le monde sensible* se présente, en effet, comme une application particulière de la méthode logico-mathématique de « l'abstraction extensive » définie par Whitehead et appliquée par Russell aux objets physiques dans sa première philosophie naturelle².

L'hostilité de Wittgenstein aux programmes de construction logique des entités de la physique et, surtout, sa volonté de maintenir le caractère rigoureusement *a priori* de son investigation de la structure des différents champs sensoriels rendent difficilement compatible son approche « grammaticale » des phénomènes perceptifs avec celle de Nicod. Pour autant, l'importance d'une lecture de *La Géométrie dans le monde sensible* pour l'intelligibilité de certains passages des *Remarques philosophiques* (en particulier, sections 205 à 207) ne doit pas être sous-estimée. Elle mérite même d'être réévaluée eu égard aux nouvelles orientations de Wittgenstein en 1929 qui le conduisent à mettre au centre de son projet philosophique l'espace visuel et le problème de sa présentation (*Darstellung*) dans une langue de la description immédiate.

Deux raisons justifient, à nos yeux, une telle réévaluation. La première a trait

1. D'un point de vue biographique, n'oublions pas que Jean Nicod (1893-1924) a obtenu un *Master of Arts* de l'université de Cambridge en Angleterre où il a étudié sous la direction de Bertrand Russell. *La Géométrie dans le monde sensible* lui est d'ailleurs dédiée. Signalons qu'il existe deux éditions de l'ouvrage : une première édition parue chez Alcan en 1924 et une réédition aux Presses universitaires de France en 1962. Pour des raisons de commodité, nous nous référerons à la réédition de 1962 en intégrant, aussi souvent que possible, les références dans le corps du texte.

2. L'adoption par Nicod de cette méthode de construction logique en liaison avec son interprétation nominaliste (russellienne) est particulièrement sensible dans son traitement anti-métaphysique de la durée comme *classe* de données sensibles par opposition à la « durée-être ». L'intérêt de cette méthode est qu'elle peut également être appliquée aux relations spatiales et qualitatives de ressemblance : « La conception des durées-classes n'est que le premier exemple d'une méthode logique [et Nicod de renvoyer aux *Principes des mathématiques* et à *Notre connaissance du monde extérieur*] à laquelle nous serons constamment fidèles. Nous l'appliquerons encore aux étendues des termes sensibles et à leurs qualités. [...] Réduire une durée, une étendue, une qualité sensibles à la classe des données qui "ont" ou qui "emplissent" cette durée, cette étendue, cette qualité, cela est un nominalisme » (*La Géométrie dans le monde sensible*, Paris, PUF, 1962, part. II, chap. II, p. 57-58). Pour une mise en perspective de l'entreprise nicodienne à partir des théories logiques de l'abstraction de Whitehead-Russell, voir J. VUILLEMIN, *La Logique et le monde sensible*, Paris, Flammarion, 1971, part. I, en particulier chap. VI, p. 226-247 – chapitre consacré à l'analyse de l'ouvrage de Nicod.

aux enjeux de la discussion critique des idées de Nicod sur la nature de la relation d'inclusion spatiale. Il est aisé de montrer que ceux-ci dépassent largement chez Wittgenstein le cadre qui leur est apparemment assigné : celui d'une interrogation sur la nature de la composition des figures spatiales géométriques. La seconde concerne plus généralement le plaidoyer de Nicod en faveur d'une géométrie s'illustrant dans les relations entre les seules données *visuelles*. Cet aspect du projet nicodien permet, en effet, de lever le voile sur l'une des principales énigmes de la phénoménologie de Wittgenstein de la fin des années vingt, à savoir la priorité accordée aux données *visuelles* dans son investigation de la structure du primaire. Nous nous efforcerons ainsi d'explicitier un argument philosophique qui demeure implicite dans le propos de Wittgenstein en restituant son arrière-plan polémique : la controverse opposant Nicod à Poincaré sur la genèse de la notion d'espace géométrique.

DONNÉES VISUELLES. L'ADOPTION D'UN CRITÈRE PHÉNOMÉNOLOGICO-GRAMMATICAL DE LA COMPOSITION ET DE LA SIMPLICITÉ LOGIQUES

« Un objet spatial est une couleur³. »

Le problème de la nature de la composition des configurations spatiales géométriques

Si l'objet immédiat de la discussion, dans la remarque où il est fait allusion à Nicod, est aisément identifiable – il s'agit, comme Wittgenstein l'indique lui-même dès la première ligne, de déterminer la nature de la « composition des configurations spatiales [*räumliche Gebilde*] » géométriques⁴ –, les enjeux réels de cette discussion pour l'auteur des *Remarques philosophiques* sont, en revanche, beaucoup plus difficiles à saisir. Ils exigent, pour pouvoir être saisis, que soient préalablement identifiés tout à la fois le problème philosophique auquel Wittgenstein s'attaque dans ce passage – à la suite de Nicod – et le terrain sur lequel a pu s'effectuer la rencontre des deux auteurs.

Qu'il existe effectivement un problème commun à ces deux auteurs, c'est tout au moins ce que laisse supposer la réponse de Wittgenstein (à la question

3. Ludwig WITTGENSTEIN, '*Philosophische Bemerkungen*' (noté : '*PB*'), Manuskriptband II (noté : Msbd [I, II, etc.]), *Wiener Ausgabe*, vol. I, M. Nedo éd., Springer-Verlag, Vienne-New York, 1994, p. 48, n° 6.

4. '*PB*', Msbd I, vol. I, p. 13, n° 1.

initiale) dans laquelle il exprime son accord avec l'idée, attribuée à Nicod, selon laquelle les plus grandes figures géométriques ne sont pas composées des figures géométriques plus petites :

Ici, Nicod aurait donc raison lorsqu'il dit que la plus grande figure ne contient pas les plus petites comme composants⁵.

Si l'on entend par « composition » une relation dans laquelle ce sont les plus petits éléments qui déterminent la forme géométrique des plus grandes figures, force est alors de reconnaître que, dans le cas de l'espace vide tout au moins, cette relation de détermination n'est pas unilatérale. L'analogie avec le problème de la composition des nombres en arithmétique permet à Wittgenstein de réduire à l'absurde cette interprétation de la composition des configurations spatiales et de souligner, au contraire, l'existence d'un rapport de conditionnement mutuel entre les petites figures et la plus grande figure géométrique qui les contient à titre de parties constituantes :

Car le plus grand conditionne ici le plus petit tout autant que le plus petit le plus grand. Le quadrilatère  n'est pas composé des quadrilatères  et , c'est plutôt la première figure géométrique qui conditionne les deux autres et inversement⁶.

Mais autant les raisons pour lesquelles Wittgenstein partage la conclusion négative de Nicod sur la question de savoir si une figure spatiale est « composée » des petites figures géométriques qu'elle contient paraissent relativement claires, autant son propre traitement du problème reste obscur tant que ne sont pas restitués la forme sous laquelle et le contexte dans lequel ce problème apparaît initialement chez Nicod.

Origine et formulation du problème chez Nicod :
la relation d'inclusion spatiale est-elle de nature logique (rationnelle) ?

Dans la deuxième partie de *La Géométrie dans le monde sensible*, consacrée à l'analyse de la constitution de l'ordre sensible (fournissant, comme tel, sa

5. *Ibid.* ; *Philosophische Bemerkungen* (noté : *PB*), XX, § 205, *Werkausgabe*, vol. II, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1989, p. 253-254 ; *Remarques philosophiques*, trad. J. Fauve, Gallimard, Paris, 1975, p. 241 (modifiée). Le texte allemand dit : « Hier hätte also Nicod recht, wenn er sagt, daß die grössere Figur nicht die kleineren als Bestandteile enthält. » Nous indiquerons, chaque fois qu'il y aura lieu de le faire, les correspondances entre les sources manuscrites et le tapuscrit 209 publié par Rush Rhees sous le nom de *Philosophische Bemerkungen*.

6. *Ibid.*

« matière » à la géométrie), Nicod aborde le problème de la nature de la relation d'intériorité entre les termes sensibles. Très vite, cette analyse s'oriente sur le rapport d'inclusion spatiale perçu entre une donnée sensible vaste et les données sensibles plus restreintes « qui en fournissent toute l'étoffe ». Les exemples qu'il donne de cette relation d'inclusion spatiale, qu'il s'agisse de données mouvantes ou de données immobiles, sont majoritairement empruntés à la perception visuelle. Ainsi, la donnée visuelle mouvante que constitue la perception du « vol d'un aigle qui traverse mon champ de vision » sera-t-elle saisie comme « un seul terme visuel » dans la mesure où je perçois entre la donnée plus vaste dont l'étendue couvre tout mon champ de vision (le vol de l'aigle) et la donnée plus restreinte contenue en celle-ci (son battement d'aile à mi-parcours) « un rapport très clair et sans doute très simple » d'intériorité⁷.

Il reste pourtant à préciser la nature exacte de ce rapport qu'un préjugé rationnel nous inciterait à interpréter à tort comme une relation logique de composant à composé dont il résulterait un « privilège de réalité [...] pour les termes les plus petits » (p. 44) ; ce que Nicod s'emploie précisément à faire en définissant un critère de la simplicité logique qui, appliqué au rapport d'inclusion spatiale des données sensibles entre elles, nous permet de voir qu'il ne s'agit justement pas d'une relation logique de composition :

La relation d'intériorité n'implique pas la relation logique de composant à composé, et les données sensibles les plus amples, les plus prolongées, les plus riches en diversité intérieure peuvent être aux yeux de la raison des termes simples. [P. 46.]

Il est remarquable que Nicod choisisse, en guise d'exemple, celui-là même qui sera utilisé par Wittgenstein pour illustrer le problème de la composition des configurations spatiales (géométriques) : l'exemple de l'échiquier. Mais plus remarquable encore est l'inscription de cet exemple, chez Nicod lui-même, dans un contexte qui est manifestement celui de l'analyse de la perception visuelle. Nicod explique ainsi, à propos du rapport d'inclusion spatiale perçu entre « la tache que fait un échiquier » et « la tache que fait une de ses cases » (p. 46 ; c'est nous qui soulignons), qu'il ne saurait s'agir d'un rapport rationnel de composition logique puisque, conformément au critère de la simplicité logique préalablement défini⁸, la donnée visuelle perçue dans son unité (la donnée sensible globale que constitue l'échiquier *vu*) peut se voir attribuer la forme carrée indépendamment de la forme des éléments qu'il renferme (les

7. Voir *La Géométrie*, p. 41.

8. Il le définit de la manière suivante : « si je puis m'affirmer quelque chose de X sans par là même m'affirmer quelque chose de quelque autre terme, il est clair que le terme X est pour la raison un sujet simple » (p. 45).

cases)⁹. Certes, la forme des éléments peut expliquer la présence de cette même forme dans la donnée plus vaste – « l'échiquier vu de face », dit Nicod, « a l'aspect carré *parce que* (mais non pas *en ce que*) cet objet enferme exactement huit colonnes et huit rangées dont chacune enferme huit cases d'aspect carré » (p. 47) –, mais cela ne signifie pas pour autant que l'échiquier est « constitué » de ses cases. S'il peut, comme il le montre, être « le sujet d'un jugement simple » au même titre que ses parties, c'est qu'il doit être possible d'attribuer à la figure totale des propriétés irréductibles à celles de ses parties. L'auteur de *La Géométrie dans le monde sensible* aboutit ainsi à une distinction entre une relation causale et empirique de *détermination* entre une donnée vaste et les données plus restreintes qu'elle renferme et une relation logique de *constitution* qui ne saurait précisément exister, selon lui, entre l'échiquier et ses cases :

Les propriétés des termes restreints *déterminent* celles des termes vastes : mais elles ne les *constituent* pas. [*Ibid.*]

*Reprise et transformation du problème par Wittgenstein :
la composition logique, affaire de contraste chromatique*

Lorsqu'il reprend le problème déjà formulé en 1924 par Nicod, soit, pour sa part, au début de l'année 1929 – date de son retour à la philosophie sous sa forme institutionnelle –, Wittgenstein est lui-même déjà engagé dans un programme d'analyse logique qui le conduit à prendre en compte pour la première fois de façon effective, après les avoir pour ainsi dire exclus dans le *Tractatus logico-philosophicus*, les contenus psychologiques de la perception sensible que sont les taches colorées apparaissant dans notre champ visuel¹⁰. En se plaçant ainsi sur le terrain même des analyses de la deuxième partie de *La Géométrie dans le monde sensible* mais dans un style d'approche qui diffère radicalement de celui de Nicod, l'auteur des *Remarques philosophiques* fait subir au problème de la nature rationnelle (logique) ou empirique de la relation d'inclusion spatiale une transformation

9. Voir p. 46 : « Car si je juge que l'échiquier a l'air carré, j'attribue une certaine propriété à la tache totale que je vois, et non pas aux taches plus petites qui lui sont intérieures, bien que chacune d'elles présente pour son compte cette même propriété, et justement à cause de cela. »

10. Indiquer les raisons de l'investissement de ce nouveau champ d'analyse par Wittgenstein nous conduirait sans doute bien au-delà du cadre strict de cette étude. Signalons néanmoins, parmi les nouvelles hypothèses émises à ce sujet, celle de M. Jérôme Sackur qui attribue cette nouvelle orientation « psychologique » de la philosophie de Wittgenstein à la découverte d'une *certitude* propre aux jugements de perception, certitude équivalente, selon lui, à celle que nous avons en logique. Voir « Théorie de la connaissance et solipsisme. Des *Remarques philosophiques* au *Cahier bleu* », dans C. Chauviré, S. Laugier, J.-J. Rosat [éd.], *Wittgenstein : les mots de l'esprit. Philosophie de la psychologie*, Paris, Vrin, 2001, p. 82-86.

dont la conséquence est l'adoption d'un tout nouveau critère phénoménologico-grammatical de la composition et de la simplicité logiques. Apparemment limité au seul cas de la perception des configurations spatiales, celui-ci sera en fait immédiatement étendu à l'ensemble des phénomènes donnés dans la perception visuelle au point qu'il déterminera aussi son approche d'autres problèmes connexes comme celui de la composition des couleurs et, plus généralement, de la composition finie ou infinie, de la continuité ou de la discontinuité de l'espace visuel. Mais comment s'opère justement cette transformation du problème ?

Si elle est surtout visible dans son traitement, sensiblement différent, de l'exemple de la perception de l'échiquier – directement emprunté à l'autre élève de Russell –, ses enjeux ne se laissent véritablement saisir qu'à travers ce qui se développe bientôt, dans le texte de 1929, comme une critique de la distinction de Nicod entre « détermination » et « constitution » qu'il considère, pour sa part, comme une distinction purement nominale :

Au demeurant ce que peut bien vouloir dire l'idée selon laquelle quelque chose est déterminé mais non constitué par des objets d'une quelconque nature, je ne peux le comprendre. Ces deux expressions, si tant est qu'elles ont un sens, ont le même sens¹¹.

Mais loin de s'en tenir à une critique qui, après tout, pourrait aussi être qualifiée de nominale, c'est bien plutôt ce qui, aux yeux de Nicod, est censé la justifier que Wittgenstein prend pour cible en pensant sans doute, à l'époque où il la rédige, pouvoir considérer cela comme une position philosophique réellement défendue par l'auteur de *La Géométrie*, à savoir l'idée que les données sensibles incluant des données plus restreintes possèdent des « qualité[s] irrésoluble[s] » (p. 46) qu'un esprit dénué de regard synthétique ne pourrait inférer à partir de celles de ses parties sensibles déterminantes :

Un intellect qui embrasse du regard [*übersieht*] les composants et leurs relations mais pas le tout est une absurdité [*Unding*]. (Voir Nicod)¹².

Il est manifestement fait allusion ici au passage de *La Géométrie dans le monde sensible* dans lequel Nicod avait élaboré, *sans pour autant l'assumer comme sa*

11. 'PB', Msbd I, p. 13, n° 3 ; PB, XX, § 205, p. 253 ; trad. p. 241 (légèrement modifiée).

12. Nous citons ici la remarque des manuscrits de 1929 ('PB', Msbd I, WA, vol. I, p. 13, n° 5) dans laquelle le nom de Nicod est explicitement mentionné entre parenthèses. Il est significatif que cette mention ait été supprimée lors de la sélection opérée par Wittgenstein dans ses notes manuscrites pour composer le tapuscrit que Rush Rhees a publié sous le nom de *Remarques philosophiques* (TS 209 dans le catalogue Von Wright des écrits posthumes de l'auteur). Peut-être Wittgenstein a-t-il, à ce moment-là (c'est-à-dire vers 1930), douté que cette idée puisse être réellement attribuée à Nicod dans le débat qui oppose les partisans de la synthèse à ceux de l'analyse et donc décidé de la supprimer. Ceci n'est évidemment qu'une conjecture.

position philosophique propre sur la réalité des données plus vastes, la fiction suivante afin de montrer qu'elles aussi peuvent être le sujet de jugements simples :

Imaginons un esprit incapable de saisir dans leur unité des données sensibles un peu amples : il ne devinera rien des termes plus vastes dont ceux qu'il perçoit fournissent toute l'étoffe, des tableaux dont il voit les touches, mais qu'il ne voit pas, des chants dont il entend les notes, mais qu'il n'entend pas. Dotons-le maintenant d'une attention plus synthétique : embrassant des morceaux plus grands du « même » devenir sensible, il découvre de nouvelles entités plus compréhensives, mais non moins simples, dont les qualités originales, bien que déterminées par les qualités et les rapports des termes plus restreints qu'elles enferment, ne résident cependant qu'en elles-mêmes. [P. 49-50.]

Quoi qu'il en soit de la pertinence de la critique de Wittgenstein, il est au moins clair que ce que ce dernier cherche à éviter, en rejetant cette hypothèse ainsi que la distinction détermination-constitution comme purs non-sens, est de devoir attribuer d'une manière ou d'une autre aux données plus larges des qualités propres et une réalité distincte de celle de leurs parties, comme s'il y avait encore quelque chose à saisir *outré* les éléments et relations sensibles contenus dans la donnée globale. Pour Wittgenstein, percevoir les éléments et leurs relations, c'est de fait percevoir la figure elle-même dans sa totalité en tant que figure effectivement composée, même s'il est également possible de percevoir la même configuration dans son unité comme « figure purement géométrique », c'est-à-dire abstraction faite de sa composition interne.

Pour comprendre ce paradoxe, il convient de revenir à la distinction établie dans le texte de 1929 entre deux cas de configurations spatiales : celui de l'espace vide, c'est-à-dire celui d'une figure perçue comme formant un espace où l'on ne distingue aucune composition interne et celui de l'espace plein (*erfüllter Raum*), c'est-à-dire d'une figure perçue comme un espace rempli d'un ensemble d'éléments qualitativement distincts qui en déterminent l'organisation interne. S'il est clair que, dans le premier cas, cela n'a pas de sens de dire que la grande figure géométrique vide « se compose » des deux figures géométriques plus petites que sont les deux rectangles blancs – je ne perçois en effet aucune complexité interne à la grande figure qui m'oblige à l'analyser *ainsi* –, dans l'autre, il semble difficile de nier que la figure perçue comme un carré contrasté se « compose » d'un petit rectangle blanc et d'un petit rectangle noir puisque le contraste qualitatif m'impose bien cette fois-ci un certain ordre d'analyse. Pourtant, Wittgenstein, dans ce qui pourrait apparaître à première vue comme une contradiction, remarque, immédiatement après avoir reconnu ce fait, que

« la figure purement géométrique » qu'est le grand carré « *ne se compose pas* » des figures des deux rectangles noir et blanc. Qu'est-ce à dire ?

La reprise de l'exemple de l'échiquier comme configuration perçue est ici particulièrement éclairante. Ce que Wittgenstein appelle « la figure purement géométrique » ne désignant pas autre chose que la forme de l'échiquier abstraction faite de ce qui la compose matériellement (ses cases), ce que je perçois alors est un grand carré. Mais le verbe « percevoir » ne peut être employé ici que dans un sens métaphorique car s'il me faut faire abstraction de ce qui la compose effectivement pour la « voir », c'est bien que cette figure n'est pas elle-même perçue de façon sensible. Elle n'est pas un *fait*, mais, précise Wittgenstein, une « simple possibilité logique¹³ ». Ce qui est, de fait, objet de ma perception sensible est toujours une figure géométrique réalisée, concrétisée et donc descriptible comme un « complexe » possédant une certaine organisation interne (l'échiquier perçu comme une configuration dont les éléments « constitutifs » sont les cases noires et blanches alternativement disposées).

On comprend, dès lors, pourquoi la distinction entre un espace non rempli (celui de la configuration perçue) et un espace rempli s'imposait : il ne peut, à proprement parler, être question d'une *composition logique* que là où un contraste qualitatif est *visuellement perçu* entre les éléments constitutifs remplissant la figure géométrique en question. Le critère de la simplicité et de la composition logiques est donc moins, comme pour Nicod, une affaire de possession de qualités irrésolubles (ou non) par les données sensibles plus larges qu'une affaire de *contraste chromatique* entre les données intérieures à la donnée globale. La perception visuelle demeure bien, pour le Wittgenstein de 1929, la seule instance de décision de la complexité et de la simplicité logiques et les taches colorées apparaissant dans mon champ visuel (les « *sense data* » visuels selon la tradition analytique anglaise suivie par Nicod¹⁴) les seuls éléments dont on puisse dire qu'ils « composent » la figure géométrique perçue comme « complexe ».

13. 'PB', Msbd I, p. 13, n° 1 ; PB, XX, § 205, p. 253 ; trad. p. 241.

14. Voir *La Géométrie*, p. 39, note 1. Pour expliquer en quel sens les « données sensibles » (les « *sense data* » en anglais) peuvent être considérées comme les termes élémentaires dont se compose la nature sensible, Nicod se réfère à Moore pour lequel un *sense datum* est le corrélat sensible du pronom démonstratif « ceci » dans une expression du type « ceci est un arbre » ou « ceci est un sou ».

Élargissement du problème : de la composition des figures géométriques à la simplicité-complexité des taches du champ visuel

Aussi, ce qui vaut pour le cas particulier de la composition des configurations spatiales telles que l'échiquier vaudra aussi, d'une manière générale, pour toute donnée visuelle globale dans laquelle je peux discerner un contraste chromatique entre les données intérieures, y compris lorsque celle-ci se présente, dans mon champ visuel, *sans* forme géométrique reconnaissable. Telle semble être la conclusion à tirer du passage – quasi contemporain de la discussion où il est question de Nicod – dans lequel Wittgenstein montre, à propos d'une donnée quelconque apparaissant dans mon champ de vision (une « tache »), que la monochromie est une propriété nécessaire et intrinsèque de celle-ci en tant qu'élément *simple* du champ visuel :

Il semble que l'on ne puisse voir une tache monochrome comme composée autrement qu'en se la représentant comme non monochrome. La représentation d'une ligne de partage rend la tache polychrome car la ligne de partage doit avoir une autre couleur que le reste de la tache¹⁵.

Il est significatif que cette remarque ait été intégrée, après sélection, au paragraphe 205 des *Remarques philosophiques* qui traite justement de la simplicité et de la complexité des objets (géométriques ou non géométriques) perçus dans le champ visuel. Pourtant, contrairement à ce que suggère Roberto Casati dans l'une des rares études consacrées à ce passage, le problème n'est pas de savoir « s'il peut y avoir de la complexité dans le champ visuel », comme s'il s'agissait pour Wittgenstein d'opposer la complexité des configurations géométriques à la simplicité des taches colorées¹⁶. Wittgenstein reconnaît bien de fait, dans la remarque précédemment citée, qu'il *peut* y avoir de la complexité, précisément dans le cas d'une tache monochrome traversée par une ligne de partage qui, pour être elle-même perçue, doit nécessairement se distinguer de la tache ainsi divisée par une couleur différente. Nous avons bien là, en effet, un complexe composé de la tache et de sa limite chromatique. En outre, un critère de la composition se trouve par là fourni : sera considéré comme composé tout objet se présentant sous la forme d'un contraste entre plusieurs couleurs, qu'il s'agisse des données remplissant une forme géométrique reconnaissable ou d'une tache et de sa limite extérieure. Ce critère est même un critère purement *phénomé-*

15. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 5, n° 7 ; PB, XX, § 205, p. 252 ; trad. p. 240 (légèrement modifiée).

16. Voir R. CASATI, « Notes on Phenomenology and Visual Space », dans R. EGIDI (éd.), *Wittgenstein : Mind and Language*, Synthese Library, vol. 245, Dordrecht-Boston, Kluwer, 1995, p. 186.

nologique en ce sens qu'aucune distinction n'est faite entre le monde tel qu'il est et ma perception de celui-ci. La polychromie est une caractéristique de notre « représentation » de la tache, mais sans que celle-ci soit, à aucun moment, opposée à d'éventuelles caractéristiques de la tache « en soi »¹⁷. Wittgenstein entend manifestement faire ici, à l'instar de Mach, l'économie « d'une théorie très peu pratique » sur l'existence, outre ce que nous pouvons effectivement voir, d'entités inobservables¹⁸.

Certes, nous l'avons dit, l'argument de la polychromie de la tache représentée comme divisée par une ligne de partage a bien, avant tout, pour fonction de justifier l'idée que la monochromie est une propriété interne de celle-ci en tant qu'élément *simple* du champ visuel. Le contexte d'origine de la remarque ne laisse aucun doute à ce sujet. Wittgenstein conclut, en effet, dans ses notes manuscrites, juste après avoir développé cet argument :

Voici ce que cela voudrait dire : les composants simples du champ visuel sont des taches monochromes.

Mais qu'en est-il alors des transitions continues de couleurs¹⁹ ?

Il serait pourtant déraisonnable de croire qu'il pense avoir, de cette façon, définitivement résolu le problème, volontairement laissé en suspens dans le *Tractatus logico-philosophicus*, de la nature des constituants ultimes du champ visuel – autrement dit, du monde. S'il semble, en tout cas, acquis que la monochromie, par contraste avec la possession de quelque forme géométrique particulière²⁰, fait des données visuelles uniformément colorées de sérieux candidats à la fonction de composants simples du champ visuel en ce sens qu'aucune composition n'est *perçue* en elles – le critère de la simplicité est bien là encore un critère phénoménologique –, l'emploi du conditionnel (« *Das würde heißen* ») et, surtout, la question finale concernant les « transitions continues de couleurs », loin de signifier la résolution du problème initial, sont bien plutôt

17. Sur ce point, nous ne pouvons que donner raison à Roberto Casati lorsqu'il dit que ce qui intéresse Wittgenstein ici, c'est la tache – ou plutôt, faudrait-il dire : ce que l'on *peut dire* de la tache – en tant qu'objet *visuel*, par opposition à la catégorie logique des objets matériels (voir *ibid.*, p. 186-187).

18. L'expression de Wittgenstein, dont la consonance machienne est frappante (surtout si l'on considère ce à quoi elle se rapporte dans le passage concerné des notes manuscrites : la disparition d'un « électron » sous l'effet d'une très faible « quantité de lumière »), figure dans une remarque d'ordre général interpolée dans le cours de sa critique de la distinction de Nicod entre détermination et constitution ('PB', Msbd I, vol. I, p. 13, n° 2).

19. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 5, n° 8. Cette remarque n'a pas été retenue lors de la sélection finale en vue de la composition du TS 209. Voir également 'PB', *ibid.*, p. 5, n° 5 : « Quoi qu'il en soit, il me semble que toute tache monochrome dans le champ visuel est simple et que la propriété qu'elle a d'être composée de plus petites parties n'est qu'apparente. »

20. Voir 'PB', Msbd I, *ibid.*, p. 5, n° 6.

l'indice d'un nouveau problème, celui de la structure continue ou discontinue de l'espace visuel en tant qu'espace composé de taches colorées²¹.

En dépit des apparences, le problème abordé par Wittgenstein, dans l'ensemble du paragraphe 205, n'est donc pas de savoir s'il peut y avoir de la composition dans le champ visuel en considérant comme acquis le fait que toute tache colorée soit simple, mais bien de savoir si la relation d'inclusion spatiale d'une petite donnée dans une donnée visuelle plus grande peut être considérée comme un critère pertinent de la relation de composition logique. Il est significatif à cet égard que l'auteur des *Remarques philosophiques* ait délibérément choisi, dans la composition finale du Tapuscrit 209, de placer en tête du paragraphe 205 et dans son ordre de succession d'origine la série de remarques suivante :

Peut-on dire que la plus petite tache est plus simple que la plus grande ?

Admettons qu'il s'agisse de cercles monochromes, en quoi doit consister la plus grande simplicité du plus petit cercle ?

On pourrait dire que le plus grand peut, certes, se composer du plus petit et d'une autre partie encore, mais non l'inverse. Mais pourquoi n'ai-je pas le droit de présenter le plus petit comme la différence du plus grand et de l'anneau ?

Voici donc ce qu'il me semble : la plus petite tache n'est pas plus simple que la plus grande²².

En niant l'idée que la plus petite donnée visuelle (le plus petit cercle monochrome) puisse être dite être « plus simple » que la plus grande (le plus grand des deux cercles monochromes), Wittgenstein anticipe ainsi la position qu'il défendra quelques pages plus loin dans le Manuscrit 105, en accord avec Nicod, sur la nature de la composition des configurations spatiales géométriques perçues dans notre champ visuel. C'est d'ailleurs le même genre d'argument qui est développé, mais cette fois-ci de façon plus explicite, pour montrer que la relation du plus grand au plus petit ne saurait être une relation unilatérale de conditionnement de l'un par l'autre. Dans le cas des cercles monochromes de taille différente, la relation d'inclusion spatiale fait que j'aurais plutôt tendance à présenter le plus grand comme étant « composé » du plus petit. Parce qu'il s'agit d'une relation asymétrique, je serais même enclin à dire que c'est là la

21. La première occurrence du problème figure dans : 'PB', Msbd I, vol. I, p. 4, n° 5 (« Mais comment une réponse à la question du genre de continuité qui est celui de l'espace visuel se laisse-t-elle concevoir ? »). Il ne sera pourtant véritablement traité que lorsque Wittgenstein abordera expressément la question de la « divisibilité infinie » de l'espace visuel dans le cadre de sa critique de la conception extensionnelle de l'infini spatial, soit dans : 'PB', Msbd I, *ibid.*, p. 24, n° 7 et p. 25, n° 1-3 ; PB, XII, § 136-137, p. 155-157 ; trad. p. 150-151.

22. 'PB', Msbd I, *ibid.*, p. 5, n° 11 et p. 6, n° 1-2 ; PB, XX, § 205, p. 252 ; trad. modifiée p. 240.

seule et unique manière de présenter la relation de composition logique (« mais non l'inverse »).

En suggérant pourtant qu'une autre manière de présenter cette relation est possible, celle qui fait du plus petit cercle monochrome le résultat de la *différence*, au sens arithmétique du terme, du grand cercle monochrome et de l'anneau qui en constitue la limite extérieure – la composition interprétée, en somme, non comme le résultat d'une addition mais plutôt d'une soustraction de parties –, l'auteur souligne par là même implicitement le caractère arbitraire de notre présentation de la relation de composition logique. Si « aucun privilège de réalité » ne saurait, de ce fait, être accordé aux « termes les plus petits », pour reprendre l'expression de Nicod, c'est précisément parce que tout dépend de la manière dont j'ai moi-même *décidé* de présenter la relation en question, fixant ainsi un sens pour les termes « simple » et « composé ». Simplicité et complexité ne sont pas des déterminations que l'on pourrait attribuer de façon absolue aux données visuelles mais seulement relativement à un choix concernant le mode de présentation de la relation de composition. Autrement dit, il ne s'agit, selon la terminologie qu'utilisera plus massivement Wittgenstein à partir de 1931, que de déterminations « grammaticales » portant sur l'usage des mots « simple » et « composé »²³.

La dés-absolutisation du critère de la simplicité logique des objets admis dans le *Tractatus* – est simple ce qui n'est pas composé de parties²⁴ – s'opère *déjà* ici, c'est-à-dire dès le début de l'année 1929, au profit de l'adoption d'un critère phénoménologico-grammatical inédit de la composition et de la simplicité des données visuelles. Nul doute que la critique par Nicod de l'idée selon laquelle la relation d'intériorité entre des données sensibles serait de nature rationnelle y a joué un rôle essentiel. Nul doute aussi que le nouveau critère qui en résulte a permis à Wittgenstein de résoudre en 1931-1932 bon nombre de problèmes ayant trait à la structure de l'espace visuel, en particulier celui de sa composition finie ou infinie²⁵.

23. Voir, notamment, *Philosophische Grammatik, Werkausgabe*, vol. IV, « Anhang » 1, p. 199-201. Wittgenstein y développe, en écho sans doute au problème de la simplicité et de la composition logiques des taches colorées perçues dans le champ visuel, une autocritique de l'ontologie des faits et des complexes du *Tractatus* comme reposant sur un usage illégitime des mots « complexe », « partie » et « se composer de ».

24. Voir *Logisch-philosophische Abhandlung / Tractatus logico-philosophicus*, 2.02 et 2.021, Kritische Edition, éd. B. F. McGuinness et J. Schulte, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998, p. 8 ; *Tractatus logico-philosophicus*, traduction française, préambule et notes de G.-G. Granger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1993, p. 35.

25. Sur ce point, voir '*Bemerkungen zur philosophischen Grammatik*', Msbd VIII, *Wiener Ausgabe*, vol. IV, éd. M. Nedo, Springer-Verlag, Vienne-New York, 1995, p. 225-226, n° 3 et '*The Big Typescript*', § 96, *Wiener Ausgabe*, vol. XI, éd. M. Nedo, Springer-Verlag, Vienne-New York, 2000, n° 3, p. 305-306 et n° 1-2, p. 306.

PHÉNOMÉNOLOGIE ET GÉOMÉTRIE DES DONNÉES VISUELLES : LES RAISONS D'UNE PRIORITÉ

« Aussi bien voit-on parfois dans l'appréhension par l'esprit de quelque champ au sein duquel il puisse disposer divers termes à diverses places immédiates l'instrument indispensable de toute construction intellectuelle, le tableau noir qui seul permet de penser un ordre²⁶. »

« (Car quelle importance revêt cette description du phénomène présent, description qui peut devenir pour nous, pour ainsi dire, une idée fixe ? Quelle importance accorder à cela : que nous souffrions du fait que la description ne puisse décrire ce qui se passe en lisant la description ? Il semble que s'occuper de cette question soit vraiment puéril et que nous tombions dans une impasse. Et pourtant, c'est une impasse significative car tous y sont attirés, comme si c'était là que devait être cherchée la solution ultime des problèmes philosophiques. Tout se passe comme si l'on entraînait, par cette présentation du phénomène présent, dans un marais ensorcelé où tout ce qui est saisissable disparaît.)

D'un autre côté, il est clair que nous avons besoin d'un mode d'expression dans lequel nous puissions présenter les phénomènes (processus) de l'espace visuel séparément des expériences d'autre sorte²⁷. »

Pourquoi l'espace « visuel » ?

Bien que l'expression même d'« espace visuel » risque de nous induire en erreur sur la véritable nature de ce qu'elle désigne, comme Wittgenstein le reconnaît lui-même dès 1932, ce qui est visé à travers cette expression métaphorique n'en constitue pas moins l'objet propre du projet phénoménologique de 1929. Nous en voulons pour preuve l'usage remarquable qu'il lui arrive de faire du mot « phénomène » dans un contexte où le mot désigne manifestement tout ce qui est visuellement perçu à un instant donné d'un certain point de vue (quand bien même cette perspective ne serait pas en tant que telle représentable)²⁸. Comme le fait très justement remarquer Kienzler, en utilisant l'expression « le phénomène » (*das Phänomen*) au singulier, Wittgenstein « ne veut pas

26. Jean NICOD, *La Géométrie*, p. 109.

27. Ludwig WITTGENSTEIN, 'Philosophische Grammatik', Msbd IX, *Wiener Ausgabe*, vol. V, p. 134, n° 1.

28. Voir notamment, 'PB', Msbd I, vol. I, p. 191, n° 4-6 ; PB, VII, § 69, p. 98 ; trad. p. 95 ; mais aussi, 'PB', Msbd I, vol. I, p. 192, n° 4.

distinguer un phénomène d'autres phénomènes, mais veut traiter du champ visuel en tant que phénomène, de la perception visuelle en tant que tout. "Le phénomène" est, dans un tel contexte, synonyme de "tout ce que je vois actuellement"²⁹ ».

La question demeure pourtant de savoir ce qui peut justifier la priorité donnée par Wittgenstein à ce champ perceptif-là dans ce qu'il qualifie lui-même d'« investigation phénoménologique des impressions sensorielles » (*Remarques philosophiques*, XXI, § 224). Qu'il ne s'agisse pas, dans son esprit, d'un simple privilège de fait mais bien d'une priorité de droit qui engage le sens même de sa philosophie à cette époque, c'est ce que laissent supposer, d'une part, la prérogative attribuée au langage phénoménologique pour une description séparée du champ visuel et, d'autre part, la réaffirmation de notre besoin d'une langue primaire pour décrire les contenus de la perception visuelle, y compris après l'abandon du projet de construction d'une langue phénoménologique au sens strict³⁰. Peu d'éléments dans les textes de Wittgenstein de cette époque permettent de juger du bien-fondé du lien établi entre la recherche d'une langue de la description pure et la nécessité d'isoler les phénomènes de l'espace visuel des phénomènes relatifs aux autres champs sensoriels dans la description phénoménologique recherchée. Le problème est d'autant plus aigu que Wittgenstein paraît pourtant bien avoir eu le sentiment, à certains moments, de pouvoir atteindre, par ce genre de description, un domaine de questions et de problèmes autonome, propre à fonder sa recherche d'une solution ultime aux problèmes de la philosophie – en particulier celui de savoir *comment* le langage *signifie* :

Le temps dans lequel passent les vécus de l'espace visuel [*die Erlebnisse des Gesichtsraums*] est-il pensable sans vécus auditifs [*Tonerlebnisse*] ? Il semble que oui ! Comme il est étrange que quelque chose soit susceptible d'avoir une forme que l'on pourrait

29. W. KIENZLER, *Wittgensteins Wende zur seiner Spätphilosophie. Eine historische und systematische Darstellung*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1997, p. 122.

30. Dans le passage qui suit – dont nous donnons la traduction –, l'éventualité que le langage physicaliste commun puisse tenir lieu de langage phénoménologique – au sens où « lui aussi » nous fournirait indirectement une description du monde primaire – permet d'éclairer, par contraste, la prérogative diacritique du langage phénoménologique eu égard à l'espace qu'il décrit directement : « Ou alors voici ce qu'il en est : notre langage ordinaire est, lui aussi, phénoménologique, seulement il ne permet pas de séparer de façon intelligible, dans leur diversité d'ensemble, les (différents) champs sensoriels. Son espace est l'espace combiné de la vue, du toucher et de la sensation musculaire ; c'est pourquoi je peux me "retourner" dans cet espace et voir "ce qui se passe derrière moi", etc. » ('PB', Msbd III, vol. I, p. 4, n° 2). Pour ce qui est de la réaffirmation de notre besoin de descriptions « phénoménologiques » au sens où il s'agirait désormais d'adopter ponctuellement une forme d'expression *ordinaire* alternative qui rende compte de façon absolument neutre et impartiale des *seuls* contenus de notre expérience *visuelle* – par exemple de ce qui est visé à travers l'expression « illusion d'optique » sans qu'y soit nécessairement associée l'idée d'erreur –, voir 'PB', Msbd I, vol. I, p. 192, n° 5 ; *PB*, VII, § 70, p. 98-99 ; trad. p. 95-96 ; 'Philosophische Grammatik', Msbd IX, vol. V, p. 134, n° 1.

justement tout aussi bien penser sans *ce* contenu. À moins que celui à qui il soit donné d'entendre fasse par là même connaissance avec un nouveau temps ?

Les questions qui viennent d'être ici évoquées n'ont pas de valeur pour l'investigation logique des phénomènes. Ceux-ci créent eux-mêmes leurs propres questions, ou plutôt, donnent leurs propres réponses³¹.

Aussi, la question mérite-t-elle d'être posée : qu'est-ce qui justifie une telle identification, plus ou moins explicite, *du* phénoménologique au visuel ? C'est précisément sur ce point qu'une lecture de l'ouvrage de Nicod nous paraît être d'un intérêt décisif pour la phénoménologie de Wittgenstein. Car le fait que notre champ visuel se prête à la reconstruction formelle d'un ordre propre à illustrer les axiomes d'une géométrie est en soi-même significatif de certaines propriétés de structure de cet espace sur lesquelles Wittgenstein a pu se fonder pour développer toute une série d'arguments en faveur de la possibilité d'un langage phénoménologique.

Nicod, critique de Poincaré

Dans la troisième partie de *La Géométrie dans le monde sensible* – qui en est en quelque sorte le point d'orgue –, Nicod montre comment il est possible de générer, à partir des différentes relations sensibles élémentaires perçues dans la réalité (relations temporelles de succession et de simultanéité, ressemblance globale et ressemblances partielles) mais également en fonction du type de données sensibles prises pour base de la construction logique (données « externes » ou « internes »), différentes sortes de géométries qui sont autant « d'aperçus utiles » sur la structure géométrique universelle de l'expérience. La méthode par laquelle il entend approcher graduellement de la réalité sensible est épistémologiquement motivée par la manière dont procède le physicien dans son approche de la nature sensible – la géométrie n'ayant d'ailleurs pas d'autre contenu que celui fourni par la vérité des énoncés de la physique. Elle consiste, pour chaque ordre géométrique à reconstruire, à imaginer, donc à fixer arbitrairement les conditions d'une expérience sensible simplifiée³².

Son insistance sur la variété des géométries s'illustrant dans des trames d'ordre et pour des types de données sensibles différents peut être vue comme une réaction aux « généralisations fausses » dont s'est, par exemple, rendu

31. 'PB', Msbd IV, vol. II, p. 146, n° 2 ; PB, V, § 50, p. 83 ; trad. p. 80-81 (modifiée).

32. Voir *La Géométrie*, part. III, Introduction, p. 76 : « N'est-ce pas la science même dont nous recherchons la portée sensible qui nous invite à procéder ainsi ? La physique n'hésite pas à commencer son approche du réel par la fiction de simplicités tout utopiques : le point matériel, le point lumineux – quel coup de baguette plus désinvolte ? »

coupable Poincaré dans sa propre analyse de la genèse de l'espace géométrique à partir de la combinaison des différents espaces (visuel, tactile, moteur) qui servent de cadre à nos sensations et nos représentations – ce qu'il appelle « l'espace représentatif » par distinction d'avec « l'espace géométrique ». Au chapitre IV de la deuxième partie de *La Science et l'Hypothèse*, Poincaré constate, en effet, que la notion d'espace (géométrique) n'a pu naître à partir des seules données externes, en particulier visuelles, en raison de la nécessité où nous sommes de compenser les modifications d'impressions produites par les changements de position des objets perçus par des mouvements musculaires correspondants – par exemple, des mouvements du globe oculaire – qui rétablissent notre position relative par rapport à ceux-ci. D'où sa tendance à mettre l'accent sur le rapport de la géométrie à l'action, la géométrie s'illustrant, selon Poincaré, dans l'alternance des données « externes » (visuelles, tactiles) et des données « internes » que sont les sensations liées à nos mouvements musculaires volontaires :

Mais en dehors des données de la vue et du toucher, il y a d'autres sensations qui contribuent autant et plus qu'elles à la genèse de la notion d'espace. Ce sont celles que tout le monde connaît, qui accompagnent tous nos mouvements et que nous appelons ordinairement musculaires³³.

Or, ce qui est ici présenté par Poincaré comme valant de manière générale pour le rapport de la géométrie à l'expérience repose en fait, selon Nicod, à la fois sur une surestimation du rôle d'un certain type de données, les données kinesi-thésiques, dans la genèse de la notion d'espace et sur une « lacune » dans l'examen des autres types de données sensorielles susceptibles, selon lui, d'illustrer *par elles-mêmes* un ordre géométrique³⁴. La stratégie de Nicod va donc consister à combler cette lacune en montrant, à partir d'une étude des relations sensibles qu'elles mettent en jeu, que les données visuelles ont la richesse de structure nécessaire pour qu'un ordre géométrique puisse y trouver une illustration intuitive particulièrement immédiate. Mais, précisément, pourquoi les données visuelles, davantage que les données auditives, par exemple ?

La réponse de Nicod mérite d'être rappelée, dans son principe tout au moins. Il ne s'agit pas de nier que les données auditives puissent permettre la construction d'une géométrie. Dans sa première schématisation de l'expérience, il montre, à propos d'un être dont la perception aurait été arbitrairement réduite aux

33. H. POINCARÉ, *La Science et l'Hypothèse* (1902), préface de J. Vuillemin, Paris, Flammarion, 1968, p. 80.

34. Voir *La Géométrie*, note 1, p. 93-94 et Résumé et Conclusion, p. 157.

sensations éprouvées au cours de ses déplacements le long d'une ligne divisée en sections – qu'il s'agisse d'une ligne ouverte et simple ou fermée – ou sur une surface divisée en cases, que ses expériences du retour des mêmes sons ou notes à travers la succession suffiraient à illustrer les axiomes d'une géométrie, mais d'une géométrie limitée à cette « partie amorphe » – de la géométrie – qu'est l'*Analysis situs*³⁵. Ni la Géométrie métrique, ni la Géométrie projective n'y trouveraient place. Il en va tout autrement des données visuelles. La géométrie que l'on peut construire à partir des relations perçues entre elles constitue en soi une géométrie complète dont les axiomes et les entités primitives sont immédiatement interprétables en termes visuels :

Les points deviennent les *minima visibilia* (car on suppose une vision infiniment fine), la congruence devient la connexion intuitive de leurs couples. Par exemple, l'axiome disant que la congruence est transitive dit maintenant que la connexion est transitive, et ainsi du reste. [P. 112.]

Mais qu'est-ce qui rend ces données aptes à une telle interprétation sensible ? La construction de Nicod a ceci de remarquable qu'elle attribue, d'un côté, aux données visuelles un certain privilège fondé sur la reconnaissance de leur signification spatiale tout en refusant, de l'autre, de faire la part trop belle à ce genre d'illustration intuitive lorsqu'il s'agit de reconstruire la structure monadologique d'ensemble de l'expérience en prenant en compte le point de vue de la succession des différentes « vues » et leurs « lois de correspondance » – au sens leibnizien³⁶. Toujours est-il que, d'un point de vue strictement « monadique » – pour reprendre une expression de Vuillemin –, c'est-à-dire en considérant uniquement l'organisation interne d'une « vue », les données visuelles présentent la particularité de mettre en jeu des relations sensibles élémentaires qui différencient et diversifient les relations de ressemblance globale généralement perçues entre les données sensibles. Alors qu'une donnée auditive ne participe que d'un seul universel (*la* classe des termes groupés par ressemblance globale) sur la base duquel s'opère son identification (le son perçu comme le retour de

35. Voir *ibid.*, part. III, chap. I, p. 81-92. Nous laissons délibérément de côté le cas d'une géométrie construite à partir de données externes et internes puisqu'il correspond justement au point de vue de Poincaré sur le rôle des sensations de mouvement.

36. Sur les deux « parties » de la construction de Nicod – la partie « monadique » et la partie « monadologique » – et le postulat sur lequel repose l'ensemble de la construction – celui du caractère *non spatial* des données et des relations autres que visuelles –, voir J. VUILLEMIN, *La Logique et le monde sensible*, p. 241-242. Un moment essentiel dans le passage de la géométrie d'une vue à la géométrie des vues – dont le modèle philosophique demeure la « monadologie » de Leibniz, est la suppression de l'ordre intuitif fourni par les relations de positions ; suppression qu'autorise le fait qu'il n'y ait pas, à proprement parler, de symbolisme spatial *naturel* (voir *La Géométrie*, part. III, chap. IV et VIII).

la même note), une donnée visuelle participe à la fois de deux universels (ou classes de termes), ce qui permet son identification selon deux modalités de ressemblance : *qualitative* et *locale*. C'est ce « croisement » de deux espèces divergentes de ressemblances *partielles* (selon la qualité et selon le lieu) en lesquelles se divise la ressemblance globale qui confère aux données visuelles la « richesse de structure » nécessaire pour former par soi-même une géométrie complète³⁷.

Pour bien comprendre ce qui fonde le privilège des données visuelles, par contraste avec les données auditives, précisons tout de même qu'il est possible de percevoir des relations de ressemblance qualitative entre des données auditives. Il existe même, de ce point de vue, une analogie de structure frappante avec les données visuelles, car si je peux certes saisir, comme le souligne Nicod, entre un son b et un son a dont il est la reproduction, différents degrés de ressemblance globale *sans* pour autant saisir ce qui les distingue ou au contraire les rapproche qualitativement, cela veut dire qu'il est *également* possible de les percevoir selon des degrés de ressemblance qualitative qui font intervenir des modes de variation distincts (hauteur, timbre, intensité) analogues à ceux des données visuelles (teinte, luminosité, saturation). En revanche, l'analogie de structure ne peut être étendue à la relation de ressemblance locale. Il n'y a pas dans le cas des données auditives de propriété analogue à celle qui me permet de réidentifier une couleur lorsqu'elle réapparaît au même endroit après avoir disparu momentanément de mon champ de vision. La possibilité d'une réapparition et, corrélativement, d'une réidentification de la donnée sensible en question présuppose *la présence constante et simultanée de l'ensemble des places sensibles*, ce qui correspond peu ou prou à l'idée qu'on se fait d'un « champ » ou d'un « espace » sensoriel. Les qualités sensibles apparaissent, passent, disparaissent, réapparaissent mais sur le fond d'une totalité de places sensibles qui constituent autant de possibilités logiques à partir desquelles s'effectue leur repérage. En ce sens, parler d'un espace *visuel* est certainement beaucoup moins métaphorique que de parler d'un « espace » auditif ou encore d'un « espace » olfactif, comme le suggère cette description de la structure des données visuelles :

De plus, si les qualités sont capricieuses dans leur fréquence se laissant parfois longtemps oublier, toute place sensible – du champ visuel par exemple – m'est continuellement présente par quelque donnée : une pierre, une feuille d'arbre, une région d'ombre, un fragment de ciel, et ainsi de suite du matin au soir. Les qualités – le rouge, le bleu, le vert – me visitent et me quittent, mais les places sensibles me sont toujours représentées au grand complet. Cela leur donne un privilège. Par leur

37. Voir *La Géométrie*, part. II, chap. IV, p. 66-68.

ensemble toujours présent, elles constituent comme un fond où les qualités se détachent, comme une toile sur laquelle elles passent, comme une scène dont elles sont la troupe. Un terme visuel ne disparaît pas, comme un son tout entier : il laisse derrière soi un héritier d'un de ses caractères. Sa localité sensible lui survit dans un nouveau terme. Cela enlève quelque chose à l'absolu du devenir. L'apparition ou la disparition d'une donnée vient seulement réaliser ou défaire un certain arrangement possible, dont l'un des deux facteurs, la place sensible, le ici ou là, me demeure toujours présent. Ce jeu de ressemblances diverses à travers de vastes ensembles de termes simultanés, cette combinaison de deux groupes de caractères dont l'un est constamment représenté en son entier, voilà ce qui caractérise l'univers de la vue, et ce qui nous manque si fort dans les sens plus rudimentaires. [P. 108-109.]

Ce caractère intrinsèquement spatial des données visuelles explique que la géométrie de la vision puisse même servir implicitement de modèle pour toute autre sorte de géométrie sensible :

Les déplacements physiques par lesquels j'ai défini de l'extérieur les suites de termes sensibles que je voulais considérer, n'est-ce pas sous un aspect quasi visuel que je me les suis représentés ? N'ai-je pas imaginé voir le corps du sujet ici, puis là, dans quelque champ analogue à celui de la vision – c'est-à-dire une certaine qualité sensible changeant de place ? [P. 109³⁸.]

La géométrie des relations de position, la thèse de l'absoluité de l'espace visuel et la recherche d'une langue de la description locale

La conception que se fait Wittgenstein des propriétés et de la structure de l'espace visuel et les développements qu'il y consacre dans les manuscrits de 1929 ont joué un rôle beaucoup plus important qu'on veut généralement bien le reconnaître dans le projet de construction d'une langue phénoménologique.

38. Notons que lorsque Strawson se demande, dans les termes de sa métaphysique descriptive, s'il y aurait place, dans un monde purement auditif, pour un concept de « particuliers identifiables » analogue à celui que nous pouvons formuler en termes purement visuels, il retrouve, semble-t-il indépendamment de Nicod, un problème qui avait déjà été abordé par l'auteur de *La Géométrie dans le monde sensible*. Sa réponse et, surtout, ses arguments ne sont d'ailleurs pas fondamentalement différents de ceux de Nicod (notamment en ce qui concerne le caractère *non spatial* des données auditives, par contraste avec les données visuelles), si ce n'est que Strawson pense que le caractère « incomplet » de l'analogie entre l'espace visuel et l'espace auditif – l'espace auditif ne remplit justement pas la condition de *simultanéité* imposée par l'espace visuel dans cette analogie de structure – ne constitue pas une « objection décisive » contre cette analogie. Voir *Individuals*, notamment, part. I, chap. II : « Sounds », Londres-New York, Routledge, 1999, p. 59-86 (1^{re} éd. Londres, Methuen, 1959). Concernant plus spécifiquement le rapport de Strawson à Nicod sur la question du privilège des données visuelles, voir J. W. SWANSON, « On a Problem of Nicod and Strawson », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 28, 2, 1967, p. 222-229.

Jaakko et Merrill Hintikka n'ont certainement pas tort, à cet égard, d'affirmer que « c'est son enquête sur la nature de l'espace perceptif et sa relation à l'espace physique qui l'a graduellement poussé à se concentrer sur l'opposition entre langage phénoménologique et langage physique³⁹ », à ceci près que l'accent semble davantage mis, dans les remarques du tout début de l'année 1929, sur la possibilité d'appliquer en un sens inédit les concepts spatiaux à la description de ce qui est donné dans la perception visuelle plutôt que sur l'opposition proprement dite entre la syntaxe de la langue de l'espace visuel et celle de la langue de l'espace physique euclidien ainsi que sur les erreurs et contradictions qui résultent de l'application des modes d'inférence propres à l'une (la langue de l'espace physique euclidien) aux phénomènes de l'autre (celle de l'espace visuel).

C'est que Wittgenstein paraît avant tout préoccupé, en février 1929, par la question de savoir si une description phénoménologique est « tout simplement » (*überhaupt*) possible compte tenu de la nature et de la composition du donné à décrire :

Car peut-on tout simplement décrire le champ visuel
ou une partie du champ visuel⁴⁰ ?

Mais c'est moins la réponse – positive – qui importe ici que la manière dont il entend pouvoir la justifier en liaison étroite avec l'idée selon laquelle les prédicats spatiaux (position, mouvement et orientation) pourraient être appliqués directement et en un sens absolu à la description de notre expérience visuelle. Dans les deux cas, sa stratégie argumentative consiste à invoquer une expérience visuelle arbitrairement simplifiée qui n'est pas sans rappeler les descriptions d'expériences sensibles fictives de Nicod dans la troisième partie de son ouvrage.

Ce qu'il prend, en effet, comme exemple attestant la possibilité d'une description phénoménologique n'est autre que ce que Nicod considère, pour sa part, comme l'illustration d'une géométrie « aussi simple, aussi complète et aussi parfaite que possible », à savoir la géométrie construite à partir de la perception des *relations de position* entre des trios d'étoiles. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la réponse de Wittgenstein à la question précédemment posée – « on peut certainement dire : si tu regardes dans cette lunette, tu verras

39. Jaakko et Merrill HINTIKKA, *Investigating Wittgenstein*, Basil Blackwell, Oxford, 1986, p. 163 ; trad. M. Jawerbaum et Y. Pesztat, *Investigations sur Wittgenstein*, Pierre Mardaga, 1991, p. 189.

40. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 5, n° 3.

trois points lumineux à égale distance les uns des autres. Ceci est bien la description d'une image visuelle⁴¹ » – avec la description suivante de Nicod :

Je saisis d'un seul regard le ciel plein d'étoiles. Parmi les trios qu'elles forment, je puis me désigner ceux dont les trois termes paraissent en alignement. Les triangles formés de trois étoiles non alignées, je puis les classer en scalènes, isocèles, et ainsi de suite. Je puis reconnaître que ces deux écarts sont égaux, que ces deux autres ne le sont pas. Certes, je serais plus sûr de ces classements si je me servais d'instruments. Mais même à l'œil nu, je saisis grossièrement les ressemblances et les différences des figures formées par les étoiles des diverses régions du ciel. N'y a-t-il pas là une géométrie ramassée dans l'instant ? [P. 111.]

Certes, dans sa propre description, Wittgenstein se contente d'indiquer de façon relativement sommaire le contenu d'une expérience visuelle fictive sans analyser plus en détail, comme le fait Nicod, la façon dont se transmet la relation d'alignement ou d'égalité d'écartement entre les trios d'étoiles perçus dans le champ visuel – par « ressemblance locale⁴² ». Il est toutefois possible de considérer les analyses de Nicod comme une version plus développée et approfondie de ce qui se présente aussi chez Wittgenstein comme une géométrie intuitive complète « ramassée dans l'instant ». Le fait qu'une analyse de l'expérience visuelle en termes topologiques soit possible justifie ainsi la croyance de Wittgenstein en l'idée d'une description phénoménologique autonome de l'espace visuel – au sens où l'espace visuel formerait *par soi-même*, indépendamment de toute autre structure, le contenu d'une description immédiate.

La correspondance entre la géométrie nicodienne de la vision et la phénoménologie de Wittgenstein est d'autant plus frappante qu'elle s'étend à une autre caractéristique majeure de la description phénoménologique, à savoir qu'il ne saurait être question dans une telle description, à supposer qu'elle puisse avoir lieu sur le plan même des phénomènes du « premier système », d'un déroulement temporel des événements⁴³. Une présentation immédiate *du* phénomène doit nécessairement être une description du phénomène *présent* puisque toute référence à des événements passés ou futurs reviendrait à faire de celle-ci une présentation hypothétique (du donné). Or, Nicod montre que la géométrie qui se rapproche le plus de l'idée que l'on se fait naturellement de la multiplicité

41. *Ibid.*, n° 4.

42. *La Géométrie*, part. II, chap. v, 1962, p. 69-71.

43. Voir 'PB', Msbd I, vol. I, p. 23, n° 1 : « Car y a-t-il tout simplement du temps dans le premier système ? Peut-on dire d'un événement ou (plutôt) d'un fait dans le système des données [*im System der Data*] : "c'était" ? » ; voir aussi *ibid.*, n° 6 : « Mais qu'en est-il dans le monde des données ? Ce monde ne se déroule-t-il réellement pas ? Peut-on dire d'une donnée qu'elle est antérieure à une autre ? »

spatiale – comme multiplicité *simultanée* des places sensibles – est précisément celle qui se fonde sur la perception des relations de position entre les données sensibles *indépendamment des rapports temporels de succession* :

Admettons provisoirement que ces relations de position des points brillants qu'un regard me montre dispersés dans le ciel soient en effet des rapports enfermés tout entiers dans l'instant, sans référence intrinsèque à des perceptions passées ou futures. C'est poser l'existence d'une géométrie sensible intuitive [...]. L'esprit que nous supposons a dès lors devant lui une infinité de données sensibles distinctes et simultanées, correspondant terme pour terme aux points de notre espace physique. C'est là le maximum d'une perception intuitive de l'espace. [P. 111.]

Le cas de l'application des prédicats spatiaux à la perception visuelle est encore plus significatif, non seulement parce que la géométrie des relations de position y joue à nouveau un rôle central pour chacun des prédicats en question, mais aussi et surtout parce que cette illustration intuitive présuppose une certaine conception de la structure de l'espace des données visuelles ; structure qu'une langue phénoménologique a justement pour tâche de restituer.

Considérons, par exemple, la (double) thèse de Wittgenstein selon laquelle « il y a, dans l'espace visuel, position absolue, d'où aussi mouvement absolu ». Il est remarquable que cette thèse soit introduite au § 206 des *Remarques philosophiques* via le problème du critère de la complexité et de la simplicité des données du champ visuel – problème qui constitue, comme nous l'avons vu, le véritable enjeu de la discussion critique de Nicod au § 205. Conformément au nouveau critère phénoménologico-grammatical de la simplicité établi et admis au début de l'année 1929, un objet perçu dans notre champ de vision est simple si aucun contraste chromatique n'est perçu entre ses parties constituantes. D'où l'intérêt de Wittgenstein pour les énoncés d'identité de couleur. La possibilité même d'attribuer à une partie d'une surface monochrome une couleur identique à l'ensemble de la surface présuppose, à titre de condition, qu'il soit possible d'indiquer dans l'espace visuel des positions ou des lieux individuels indépendamment de ce qui peut effectivement y trouver place⁴⁴. La tache décrite n'étant pas qualitativement (chromatiquement) distincte de la surface dont elle fait partie, sa localisation ne saurait s'opérer relativement à la position d'autres données. Il y a donc bien, en ce sens, position ou lieu *absolus* dans le champ visuel.

Mais c'est surtout le second argument « issu du mouvement » – pour reprendre une formule de Roberto Casati – qui permet à la fois de constater le rôle joué par sa conception de la structure de l'espace visuel dans son projet de

44. Sur ce point, voir 'PB', Msbd I, vol. I, p. 12, n° 1 ; PB, XX, § 206, p. 256 ; trad. p. 241.

construction d'une langue phénoménologique et son recoupement avec celle de Nicod. L'expérience qu'il imagine n'est d'ailleurs pas différente de celle que décrit l'auteur de *La Géométrie dans le monde sensible* – mais aussi, Strawson : celle de la réapparition (après disparition) d'une tache en un lieu du champ visuel. Le fait qu'il soit possible d'identifier ou de réidentifier une donnée colorée identique à la surface dont elle fait partie, soit au même endroit, soit en un lieu différent, présuppose la possibilité de fixer l'identité d'un lieu dans l'espace visuel indépendamment de la présence effective d'une couleur en ce lieu ; ce qui veut dire que l'espace en question doit être une structure localement diverse dont les différentes places sensibles nous soient présentes de façon simultanée et constante. On reconnaît bien là la double condition structurale énoncée par Nicod pour justifier le privilège des données visuelles dans sa construction : simultanéité et diversité locale. Chez Wittgenstein, ce qui fait figure de postulat de la description phénoménologique prend la forme d'une analogie entre la structure de l'espace visuel et celle d'une surface dont tous les points seraient remarquables en ce sens que cette surface aurait, en chacun d'eux, une courbure différente :

Si chaque point dans l'espace visuel est un point remarquable, cela a assurément un sens de parler d'ici et là dans l'espace visuel, et il me semble à présent que cela donne une forme plus simple à la présentation des états de choses visuels⁴⁵.

« Une forme plus simple » parce que la présentation des états de choses visuels, dans le cas d'une ressemblance qualitative parfaite, se réduit à la description des localités du champ visuel. Or si une individualisation absolue des lieux de l'espace visuel est possible – et elle doit manifestement l'être si on veut pouvoir rendre compte de la possibilité d'attribuer à l'un de ces lieux une couleur identique à celle de la surface dont il constitue un point remarquable, alors cela veut dire du même coup qu'il est possible de concevoir un mode de description *interne* du champ visuel dans lequel il ne soit question, à proprement parler, que des deux universels dont les données visuelles, seules, participent, selon Nicod *et* Wittgenstein, à savoir la qualité – la couleur, mais au sens de la « *Färbigkeit* » : la capacité d'être colorée – et la localité – « *die Örtlichkeit* » dans le vocabulaire de Wittgenstein.

Nul doute que ce mode de description corresponde à l'idée que se fait Wittgenstein en 1929 d'une langue phénoménologique, même lorsque celle-ci ne porte pas explicitement son nom. Nous en voulons pour preuve l'articulation très nettement repérable dans les manuscrits entre la thèse de l'absoluité de

45. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 14, n° 1 ; PB, XX, § 206, p. 254 ; trad. p. 242.

l'espace visuel – dont nous venons d'étudier un aspect – et le problème de la possibilité d'une description des objets visuels par l'indication de leurs localités. Contrairement à ce que pourrait laisser croire la composition ultérieure des *Remarques*, cette thèse n'est pas traitée de façon isolée et indépendante. Mais elle est directement issue de l'examen d'une difficulté inhérente au mode de description phénoménologique des objets visuels.

Le problème est, en effet, le suivant : comment rendre compte de la présence *en deux endroits différents* du champ visuel de deux objets que rien ne distingue qualitativement puisqu'ils ont la même forme et sont de même couleur ? D'abord traité dans le cadre de la doctrine de la nomination des objets du *Tractatus*, ce problème est ensuite directement appliqué à la description d'objets de perception qualitativement identiques mais numériquement distincts :

Supposons que mon image visuelle se compose de deux cercles rouges de même taille sur fond bleu : qu'est-ce qui existe ici en deux exemplaires et qu'est-ce qui n'existe qu'en un seul ? Et que signifie tout simplement cette question ?

On pourrait dire que nous avons ici une couleur, une forme, mais deux localités. Mais peut-on donc parler de localités sans les imaginer remplies, donc comme de simples possibilités ?

Il y aurait apparemment une issue qui serait bien sûr de dire que rouge, circulaire sont les propriétés (externes) de deux objets que l'on pourrait appeler par exemple des taches et que ces taches ont, outre cela, entre elles certaines relations spatiales ; mais cela n'a pas de sens⁴⁶.

Wittgenstein met manifestement ici en concurrence deux modes de description des objets visuels, un mode de description interne et un mode externe dont l'un d'eux seulement – le mode interne – lui paraît légitime parce que le second présente la forme, la couleur et la spatialité comme des propriétés accidentelles (externes) des objets décrits. Or il est clair que l'on ne peut penser la présence, dans le champ visuel, d'un objet sans forme, ni couleur, ni relation spatiale à d'autres objets. Couleur et spatialité sont des propriétés internes et nécessaires des objets visuels et en aucun cas des propriétés externes et contingentes attribuables à ceux-ci sur le modèle de la prédication de propriétés aux objets physiques dans le langage ordinaire. C'est pourquoi seul le premier mode de description, interne, est légitime.

Pour autant, la description des données visuelles par l'indication de la présence d'une même couleur et d'une même forme en deux localités distinctes du champ visuel n'est pas sans poser problème puisqu'elle suppose qu'il y ait du sens à indiquer des places dans le champ visuel indépendamment de ce qui

46. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 10, n° 1.

peut éventuellement les remplir. Autrement dit, la possibilité de ce mode de description présuppose justement le bien-fondé de la thèse selon laquelle « il y a, dans l'espace visuel, position absolue, d'où aussi mouvement absolu⁴⁷ ». On voit donc bien que tous les arguments développés par Wittgenstein en faveur de cette thèse non seulement sont étroitement liés au problème de la possibilité d'une description phénoménologique mais donnent à la recherche d'une langue phénoménologique le sens spécifique d'une quête d'une langue de la description locale.

Bien sûr, cet infléchissement du concept de description phénoménologique, essentiellement motivé par la recherche du mode de description le plus simple et le plus direct des états de choses visuels, suppose qu'il soit possible de réduire à l'un de ces universels tous ceux qui sont susceptibles de figurer dans une description interne de cet espace perceptif. S'agissant de la couleur – ou de la « colorité » –, il est frappant qu'alors qu'il la conçoit comme l'une des deux formes constitutives de cet espace, sa stratégie argumentative consiste à la neutraliser pour mettre en évidence la possibilité d'un repérage absolu des places dans l'espace visuel. Comment interpréter autrement son choix de ne traiter, à proprement parler, que du cas d'énoncés attribuant à une donnée visuelle une couleur identique à la surface dont elle est prédiquée, s'en tenant ainsi au seul cas de la perception de surfaces monochromes ? Neutralisation ne signifie pas pour autant réduction et la colorité demeure bien, avec l'espace – ou la spatialité –, une propriété irréductible du champ visuel :

Couleur et espace se saturent mutuellement.

Et la manière dont ils se compénètrent constitue le champ visuel⁴⁸.

Qu'en est-il, à présent, de la forme des données visuelles ? Wittgenstein a certainement pensé un temps que ce concept aurait à figurer en tant qu'universel dans une description interne – phénoménologique – du champ visuel. La remarque précédemment citée – sur les deux modes de description du champ visuel – l'atteste. Mais à mesure qu'il progresse dans son traitement des problèmes phénoménologiques liés à la description des figures géométriques, il découvre que ce troisième universel peut être réduit comme tel à la localité, comme en

47. La remarque qui suit immédiatement celle que nous venons de citer du Manuscrit 105 peut être interprétée comme une réponse directe à la question de savoir si « l'on peut parler de localités sans les imaginer remplies, donc comme de simples possibilités ». Wittgenstein répond : « il est manifestement possible de fixer l'identité d'un lieu dans le champ visuel, car autrement on ne pourrait discerner si une tache reste toujours au même lieu ou si elle en a changé » ('PB', Msbd I, vol. I, p. 10, n° 2). On reconnaît là « l'argument du mouvement » en faveur d'une individualisation absolue des positions dans l'espace visuel.

48. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 15, n° 3-4 ; PB, XX, § 207, p. 257 ; trad. p. 245 (légèrement modifiée).

témoigne la remarque suivante sur le rapport entre la désignation d'une forme (*Gestalt*), au sens d'une configuration perçue, et celle d'un lieu dans l'espace visuel :

À présent, dire : « il y a du rouge ici » est une proposition. Le « ici » y désigne un lieu dans le champ visuel et cette désignation désigne aussi la forme (*Gestalt*) de la tache rouge car cette forme résulte de la position (*Lage*) de la couleur rouge. Mais comment cette position doit-elle être effectivement décrite⁴⁹ ?

Décrire phénoménologiquement une position au sens où il s'agirait simplement d'indiquer les coordonnées d'une donnée dans le champ visuel, indépendamment de sa présence effective à la place indiquée, reviendrait littéralement à désigner une forme – ou configuration – dans ce champ sans que celle-ci ait à être décrite empiriquement comme la propriété d'un « objet » auquel serait assimilée la tache en question. La réduction de la description phénoménologique à l'indication des coordonnées d'une figure colorée dans le champ visuel justifie l'importance accordée par Wittgenstein à cette époque-là à la question de savoir si une notation mathématique du type de celle utilisée pour la description des courbes fermées en géométrie analytique est applicable comme telle à la description des phénomènes de l'espace visuel. Elle témoigne d'un effort pour restituer la structure réelle de l'expérience (visuelle) indépendamment des normes de description du langage ordinaire. Pour autant, la description phénoménologique de ce qui est donné dans la perception visuelle ne se confond pas avec une description empirique. La recherche d'une description locale pure en est la preuve.

Nous n'avons quasiment rien dit de ce qui oppose fondamentalement Wittgenstein à Nicod dans son mode d'approche des phénomènes de la perception ; opposition, perceptible comme telle dans leurs usages respectifs de la notion de géométrie appliquée à la perception visuelle⁵⁰. C'est que nous voulions avant tout donner un exemple de la façon dont Wittgenstein s'inspire parfois – de façon plus ou moins explicite et, en tout cas, critique – des différents projets de construction logique ou, pour reprendre une expression de Moulines, de « mathématisation de l'expérience » (de Poincaré à Carnap, en passant par

49. 'PB', Msbd I, vol. I, p. 14, n° 4. Cette réduction du concept de forme à celui de position – ou de localité – dans l'espace visuel est confirmée par la disparition de toute référence à la notion de forme dans la reprise, en 1931, de la remarque précédemment citée sur la possibilité d'une description du champ visuel par ses propriétés internes. Voir '*Bemerkungen zur philosophischen Grammatik*', Msbd VIII, vol. IV, p. 223, n° 3 ; '*The Big Typescript*', § 94, p. 295, n° 2.

50. Pour le dire vite, Nicod donne au concept de géométrie un sens qui diffère déjà du sens ordinaire (la géométrie comme théorie des relations et distances spatiales entre objets) en ceci qu'il utilise, à l'instar de Poincaré et de Russell, des concepts mathématiques plus généraux, issus de la théorie des ensembles et de la topologie, pour esquisser sa propre reconstruction de l'espace des

Russell et Nicod)⁵¹, tantôt pour réexaminer les postulats de sa première philosophie – notamment le postulat atomiste –, tantôt pour justifier son projet de construction d'un langage spécifiquement destiné à décrire immédiatement le donné visuel dans toute la complexité de sa structure.

On sait pourtant que ce projet ne survivra pas longtemps à la découverte des apories qui en marquent l'impossibilité de principe et qu'il sera remplacé par un type d'investigation en apparence plus modeste qui réoriente sa philosophie – mais du même coup, aussi, la philosophie en général – de la quête d'une langue idéale de la description vers la présentation des règles de l'usage de nos concepts dans leur habitat naturel, le langage physicaliste commun. Ce « tournant » interne au chemin de pensée du Wittgenstein de la période intermédiaire aura des conséquences immédiates sur l'adoption implicite, en 1929, du postulat de Nicod(-Strawson) – celui du caractère intrinsèquement *spatial* des données visuelles. La reprise critique, en 1932, du concept de « langue phénoménologique » s'accompagne en effet d'une reprise non moins critique du concept d'*espace visuel* adopté en 1929 et dont la construction de Nicod semblait fournir la meilleure justification. Wittgenstein écrit le 19 mai 1932 :

données sensorielles (voir, sur ce point, C. ULISES MOULINES, « La (re)construction formelle de l'expérience. Carnap et Nicod », dans S. Laugier [éd.], *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 43-56). C'est particulièrement net non seulement dans le premier chapitre de la première partie de *La Géométrie*, mais aussi dans l'article qu'il publia en 1922 dans l'*Encyclopaedia Britannica* sous le titre « Mathematical Logic and the Foundations of Mathematics » (*Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd., New Volumes, The Encyclopedia Britannica, Londres-New York, 1922, vol. XXXI, p. 874-876). Nicod y montre qu'il est possible de trouver une traduction purement arithmétique, distincte de toute interprétation spatiale ordinaire, pour les axiomes de la géométrie. Il a néanmoins consacré la plupart de ses efforts dans son œuvre majeure (*La Géométrie*) à montrer ce qui rend la géométrie applicable, selon sa « signification spatiale ordinaire » (c'est-à-dire dans la mesure où cette signification « appartient à la physique »), à la nature sensible décrite par les énoncés physiques. Wittgenstein considère au contraire cette manière d'interpréter le statut des axiomes de la géométrie dans leur rapport à la perception sensible – en termes de vérité ou de fausseté – comme source de confusion. C'est pourquoi il distingue rigoureusement « deux sortes de géométries », une géométrie purement grammaticale (interne), c'est-à-dire qui ne concerne que l'ordre *a priori* des phénomènes perçus dans l'espace visuel : la géométrie de l'espace visuel, d'une géométrie (externe) qui a aussi rapport aux *faits* – aux lectures d'instruments par le physicien : celle de l'espace physique. Or il est clair, selon lui, que s'il y a du sens à parler, dans une certaine mesure, de la vérité des hypothèses émises sur la base des axiomes de la géométrie physique – et de la structure de fait de l'espace en question –, cela n'en a pas dans le cas de la géométrie de l'espace visuel. Le rapport de ces deux géométries n'est pas celui d'une géométrie à son application, mais de deux syntaxes différentes dont l'une peut être considérée comme la *projection* de l'autre. Voir, notamment, *PB*, XVI, § 178, p. 216-218 ; trad. p. 205-207 ; mais aussi « *Gesichtsraum* », dans *Ludwig Wittgenstein und der Wiener Kreis, Werkausgabe*, vol. III, p. 55-61 ; « *Geometrie als Syntax II* », dans *ibid.*, p. 61-63 ; « *Doppelte Bedeutung der Geometrie* », dans *ibid.*, p. 100 ; « *Géométrie* » (F8), dans A. SOULEZ (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Textes inédits, Années 30, vol. I, Paris, PUF, 1997, p. 264-265 et « *Espace visuel* » (F64), dans *ibid.*, p. 266.

51. Voir C. ULISES MOULINES, « Die Mathematisierung der Erfahrung : Vorgänger zur Carnaps "Aufbau" », *Erkenntnis*, vol. 54, n° 1, 2001, p. 105-120.

Lorsque nous parlons de l'espace visuel, nous sommes facilement tentés de nous imaginer qu'il existe une sorte de boîte visuelle [*eine Art von Guckkasten*] que chacun porterait par-devers soi. C'est-à-dire que nous employons alors le mot « espace » de façon analogue à la façon dont nous l'employons lorsque nous appelons une pièce un espace. Mais en réalité, le mot « espace visuel » ne se rapporte qu'à une géométrie, je veux dire, à une section de la grammaire de notre langage. En ce sens, il n'y a pas « d'espaces visuels » dont chacun aurait, par exemple, son possesseur. (Mais pas non plus d'espaces visuels par exemple vacants n'appartenant justement à personne)⁵².

Si l'expression « espace visuel » ne désigne finalement ni plus ni moins que l'ensemble des règles déterminant l'usage de nos concepts appliqués à la perception visuelle (le mot « géométrie » désignant quant à lui la structure de l'espace des règles en question) et si la métaphore spatiale suggère à tort l'idée que les données visuelles pourraient être empiriquement décrites, dans leur relation à un sujet possesseur de celles-ci, comme se situant *dans* un lieu limitrophe d'un autre (ou inclus dans un autre), alors on voit mal comment la priorité accordée par Wittgenstein aux données proprement visuelles dans l'investigation de la structure du primaire pourrait être *justifiée* par une quelconque *nature spatiale* des données en question. La nouvelle conception grammaticale paraît difficilement compatible avec ce genre de postulat. Mais comment comprendre alors que Wittgenstein réaffirme, en pleine critique de sa conception initiale du rôle d'une langue phénoménologique, le besoin d'une description séparée des contenus de la perception *visuelle* ? La question demeure⁵³.

Ludovic SOUTIF
Université de Rennes

52. 'Philosophische Grammatik', Msbd IX, vol. V, p. 134, n° 2.

53. Ce travail a pu être réalisé grâce à l'obtention d'une bourse Lavoisier du ministère des Affaires étrangères pour un séjour de recherche à la Maison française d'Oxford (2001-2002).